



## PLANÈTE | CHRONIQUE

PAR STÉPHANE FOU CART

## Le bio, la santé et la science

Rarement étude épidémiologique aura reçu une telle attention. Chacun à sa manière, la majorité des grands médias internationaux a rendu compte de ses résultats, publiés le 22 octobre dans *JAMA Internal Medicine*: les plus grands consommateurs de « bio » (environ 50 % de leur alimentation) ont un risque diminué de 25 % de contracter un cancer, par rapport aux plus petits consommateurs. Avec, comme explication la plus plausible avancée par ses auteurs, la présence, plus fréquente et en plus grande quantité, de résidus de pesticides de synthèse dans l'alimentation conventionnelle.

Quelques voix, y compris scientifiques, se sont élevées pour relativiser ces conclusions. L'écho donné à ces travaux aurait été excessif: l'échantillon de l'étude serait biaisé, il faudrait attendre d'avoir confirmation du résultat, il ne faut pas affoler les gens, la cigarette et l'alcool sont plus dangereux, une autre étude, britannique celle-ci et publiée en 2014, n'a pas montré de liens entre alimentation bio et cancer en général...

Les scientifiques qui interviennent ainsi dans le débat public le font souvent avec les meilleures intentions. Avec, comme étendard, l'exigence de rigueur. Celle-ci est bien sûr louable. Mais, en matière de santé publique, le rigorisme scientifique est une posture dangereuse. Sur ces questions complexes, la preuve parfaite ne sera jamais obtenue. Il est simplement impossible de mesurer avec un haut niveau de confiance, sur une longue durée, les habitudes alimentaires et les expositions à un grand nombre de contaminants d'une large population d'individus. Des biais, des limites expérimentales, des facteurs non contrôlés: il y en aura toujours.

Faut-il, en l'espèce, attendre de nouvelles preuves? D'abord, l'étude a été contrôlée et corrigée de nombreux facteurs de confusion (catégorie sociale, indice de masse corporelle, activité physique, consommation d'alcool et de tabac, etc.). Un biais ignoré pourrait-il être cause? C'est possible. Mais les cancers pour lesquels l'étude française montre la plus forte réduction de risque sont les lymphomes (-76 %), avec une association plus forte encore pour les lymphomes dits « non-hodgkinien » (LNH). Or la fameuse étude britannique de 2014, si elle n'a pas montré de liens significatifs entre alimentation bio et cancer en général, a, elle aussi, mis en évidence une diminution du risque de 21 % de LNH chez les plus grands consommateurs de « bio ».

Deux études menées par des chercheurs différents, sur des populations différentes, avec des

### EN MATIÈRE DE SANTÉ PUBLIQUE, LE RIGORISME SCIENTIFIQUE EST UNE POSTURE DANGEREUSE

métriques et des protocoles expérimentaux différents et aux conclusions générales différentes, ont donc toutes deux produit le même signal statistiquement significatif – une baisse du risque de LNH associé au « bio ».

De plus, plusieurs études ont, ces dernières années, également montré que les LNH font partie des cancers surreprésentés chez les agriculteurs exposés à une variété de pesticides de synthèse – qui sont présents à bas bruit dans l'alimentation. A défaut d'une preuve formelle de causalité, qu'aucune étude épidémiologique ne fournira jamais, nous voici donc devant un faisceau d'indices concordants.

#### Des cancers en progression

Tout cela ne pèserait rien si les LNH étaient en régression ou en stagnation... Mais selon les données colligées par le Centre international de recherche sur le cancer, ces cancers spécifiques progressent partout dans le monde, même en tenant compte des effets du vieillissement.

Dans tous les pays ou presque, et singulièrement dans ceux disposant des chiffres les plus anciens, on observe une forte croissance de ces cancers: Israël (+125 % depuis 1963), Norvège (+292 % depuis 1954), Islande (+290 % depuis 1958), Danemark (+275 % depuis 1954).

En France, les quatre registres les plus anciens (Doubs, Isère, Bas-Rhin et Calvados) ne remontent que jusqu'à la fin des années 1970. Depuis cette période, ils indiquent une augmentation d'incidence des LNH comprise entre 115 % et 135 %. Au Japon, le registre le plus vieux, celui d'Osaka, indique une augmentation de 155 % depuis 1974. Jusqu'à présent, cette tendance générale à la hausse, sur des territoires et au sein de populations si différents, est inexplicable.

A regarder rétrospectivement les grands scandales sanitaires ou environnementaux, on observe que, presque toujours, signaux d'alerte et éléments de preuve étaient disponibles de longue date, mais qu'ils sont demeurés ignorés sous le confortable prétexte de l'exigence de rigueur, toujours libellée sous ce slogan: « Il faut faire plus de recherches. » La probabilité est forte que ce soit ici, à nouveau, le cas. ■

STÉPHANE FOU CART